

FÊTEZ

S-ELOI

1^{er} Décembre

S-BARBE

4 Décembre

S-NICOLAS

6 Décembre

Journal de Roubaix

Quotidien de Roubaix Tourcoing et de la Région

BUREAUX
 ROUBAIX - 49-71, Grande-Rue, Tél. 237.22, 237.23 et 237.24.
 TOURCOING - 21, rue Camille, Tél. 27.
 LILLE - 3, rue Faidherbe, Tél. 239.21.
 PARIS - 21, boulevard Péreire, Tél. Provinces, 77.54.
 MOUSCRON - 105, rue de la Station, Tél. 5.44.

ANCIENS DIRECTEURS :
 Jean Roboux
 Alfred Roboux
 Madame Alfred Roboux

CONTE DE SAINTE CATHERINE



Des bribes de chansons, des bouts de rubans, des fleurs, des rires, des jeunes filles avec, derrière les vitrages, un ciel gris de lin et la cime nue des arbres des Champs-Elysées... c'est l'atelier de M^{lle} Roseline, la grande modiste parisienne, dans la matinée du 25 novembre. Toutes ces têtes penchées, tous ces doigts agiles — ailes — méditent, exécutent des petits chefs-d'œuvre.

Les belles clientes attendront. La journée est consacrée à la sainte Catherine. Songez donc ! Il y a trois Catherinettes à coiffer dans la maison : Monique, Arlette et Lucienne (Lulu). Quant aux autres, les aspirantes de dix-huit à vingt-quatre ans, qui seront les demoiselles d'honneur de ces petites reines d'un jour, elles veulent arborer, elles aussi, quelque bonnet de fantaisie. Il y a un lunch et « coiffement » — couronnement — cet après-midi. Il y a un bal. Et des invités. Les coursiers ont aperçu les patronnes porteurs de friandises et de petits-fours... et un grand panier rempli de bouteilles à col doré.

Une portière se soulève, une tête passe, une tête de femme jeune encore sous ses cheveux gris.

— Serez-vous prêtes, mes enfants ?

— Oui, Madame, répond un chœur de voix espérantes, mais ne regardez pas !

— Je ferme les yeux.

Et M^{lle} Roseline laisse retomber le rideau.

Elle est heureuse de cette joie. Son atelier, c'est une grande famille ; on le cite et on l'envie pour ses « créations » élégantes et aussi

pour son « climat ». N'entre pas qui veut, même habile, chez M^{lle} Roseline : elle aime connaître les parents de toutes ses ouvrières, elle est souvent la confidente de ces jeunes cœurs, souvent aussi leur bonne conseillère. Petites mains ou premières, celles à qui la vie a souri et qui ont quitté l'atelier des Champs-Elysées, n'en oublient pas le chemin. Ce sont — avec leur famille — les invitées de la Sainte-Catherine.

A cette heure, sur les championnes de nickel ou de bois laqué, perchent, pareils à des oiseaux fabuleux, tous les bonnets de la fête, sauf un.

— Eh bien, Lulu ?

Lucienne sourit, pique un dernier point ; sa coiffe est prête. Et voici qu'on s'exclame et s'exalte devant toutes ces merveilles. La première rappelle l'éventail ou la coquille marine des Boulonnaises ; l'autre fait songer aux rubans de l'Alsacienne et aux mousselines de la Bretonne de Guéméné ; celle-ci tient du barbiette limousin et du cimier des pêcheuses sablaises... Toutes les provinces françaises, si ingénieuses à parer le front de leurs jeunes filles et de leurs femmes, ont servi de thèmes aux pittoresques fantaisies de l'atelier. Mais on voit bien que Lulu, malgré son joli surnom d'aloëte, s'applique à pour paraître gai. C'est une châtaigne aux fins cheveux moirés d'or, aux yeux couleur de noisette, une souple et claire jeune fille qui semble promise au bonheur et qui, cependant, s'arrête quelquefois, l'aiguille en suspens, le visage voilé de songe. Deux ou trois amies, peut-être, M^{lle} Roseline surtout, connaissent son secret.

Lucienne n'a plus que sa mère, une maman vieillie par le chagrin, veuve d'un musicien dont le phonographe et le film sonore ont brisé l'archet. Elles habitent un logement près du toit, sur la montagne Sainte-Genève. Leurs croisées s'ouvrent sur des clochers et des tours. Lucienne préparait des brevets quand son père est mort. Dès que la vie est devenue difficile, elle a quitté l'étude pour l'atelier. Mais le malheur ne va point seul.

Elle avait rencontré Pierre Parny, un étudiant comme elle, mais qui visitait de plus hauts diplômes. Trois ou quatre fois par semaine, selon les conférences et les cours, ils remontaient ensemble la rue Saint-Jacques. Pierre Parny était un grand garçon volontaire et doux, resté seul dans l'existence et pour qui, d'aventure, les frais d'inscription devenaient un problème. La présence de Lucienne lui donnait en secret une grande confiance dans la vie et son travail devenait joie. Un jour, il vint saluer la vieille maman, dans ce logis en plein ciel où quelques meubles anciens témoignaient d'une aisance passée...

(Lire la suite page 2.)

Le cinquantenaire de l'Adoration perpétuelle à Montmartre



Samedi après-midi, en présence des sénateurs et députés d'Alsace et de Lorraine, ces deux provinces françaises ont été solennellement consacrées au Sacré-Cœur.

Paris, 24 novembre. — La dernière journée du triduum célébré en la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, à l'occasion du cinquantenaire de l'Adoration perpétuelle, s'est terminée par une imposante manifestation d'Action catholique, dont les œuvres ont été solennellement consacrées au Sacré-Cœur.

Dimanche matin, le cardinal Villeneuve a chanté la grand-messe en présence de nombreux fidèles. C'est aussi le cardinal-archevêque de Québec qui a présidé la cérémonie de l'après-midi, à la demande du cardinal Verdier.

Après un sermon prononcé par Mgr Courbe, secrétaire-général de l'Action catholique, qui a insisté sur la nécessité des œuvres de charité sociale, un salut solennel et un « Te Deum » ont été chantés par toute l'assistance.

Le débat de jeudi à la Chambre sera décisif pour le Gouvernement

Paris, 24 novembre. — Au moment où le Parlement est appelé à reprendre ses travaux, il s'apprête à demander compte au Gouvernement de sa gestion pendant les cinq mois d'intercession.

Plusieurs conceptions s'affrontent. C'est ainsi que les moins nombreux voudraient mettre en cause toute la politique du Gouvernement Laval, aussi bien financière qu'économique, intérieure qu'extérieure.

D'autres voudraient, au contraire, réduire le champ des critiques et des reproches pour ménager l'avenir. Mais, là encore, il y a divergences de vues.

Par une coïncidence paradoxale, tandis que l'agitation contre les ligues se développe à la Chambre, la campagne contre les décrets-lois d'économies s'apaisait peu à peu. Elle a eu, surtout son écho à la Commission des Finances, où les socialistes, toujours à l'avant-garde de la lutte anti-ministérielle, avaient fait adopter fin octobre des coupes sombres dans les décrets-lois.

Celles-ci entraînaient de nouvelles dépenses que les ressources prévues en contre-partie par la Commission des Finances ne couvraient pas. Il y eut chicane entre la Commission et le Gouvernement.

Mais le Président du Conseil et le ministre des Finances demandèrent à la Commission, le 12 novembre, de revenir pour une deuxième lecture sur ces décrets-lois. Cette lecture s'est achevée seulement samedi.

Elle a abouti à une transaction.

La discussion de la loi de finances entreprise dimanche sera terminée lundi.

Ainsi, la discussion du budget de 1936 qui consacre les économies assurées par les décrets-lois pourra s'engager dès le début de décembre, si la Chambre en décide ainsi.

Or, c'est précisément sur le programme des travaux parlementaires que va se livrer la bataille politique de la rentrée.

La discussion va-t-elle porter sur la question des ligues que, pour les besoins de sa cause, le Front populaire qualifie de fascistes ou de factieuses, ou bien va-t-il pas, plus vraisemblablement, instituer un débat sur la politique d'économie réalisée par les décrets-lois ?

La question se posera sous l'angle de la procédure, le Gouvernement estimant la priorité de discussion pour l'un ou l'autre débat.

Ce sera le heurt de ces deux tendances représentées schématiquement par deux formules : dissolution des ligues en défense du franc.

La Chambre devra se prononcer sans équivoque et, semble-t-il, dès jeudi.

La police mobile a arrêté à Arras l'auteur des doubles assassinats de Pommier et d'Achicourt

Il avait déjà été inquiété, lors de la découverte du crime de Pommier, mais, faute de preuves, avait été relâché

Après de longues et infructueuses recherches qui menèrent les enquêteurs sur plusieurs fausses pistes, les inspecteurs de la deuxième brigade de police mobile de Lille ont réussi, dimanche matin, à arrêter, rue Saint-Aubert, à Arras, le sauvage assassin des deux rentières de Pommier et des époux Duflos, à Achicourt.

Cette arrestation, aboutissement d'une enquête qui fut d'autant plus difficile qu'on n'avait aucun indice permettant de suivre une piste avec certitude, mettra fin au malaise et à l'inquiétude qui pesaient sur les populations des villages de cette région de l'Artois.

Les premiers soupçons

Au cours des recherches menées avec acharnement par les inspecteurs, l'attention de ceux-ci fut attirée sur un jeune homme domicilié à Arras, habitué des bars mal famés de la région d'Arras, Lens, Avion, etc.

Souvent sans argent, car il dépensait au fur et à mesure ce qu'il gagnait, Casimir Danquerque, né à Dainville, le 20 novembre 1903, fils d'un marchand de charbon d'Achicourt, se livra, peu après le crime de Pommier, à des dépenses qui parurent insolites.

Il acheta notamment, à Arras, un portefeuille de 90 fr., une montre-bracelet de 200 fr., un briquet de 50 fr. et d'autres objets de moindre utilité. Les amis de rencontre et les pensionnaires des établissements qu'il fréquentait bénéficièrent aussi de ses libéralités.

Le commissaire Dubois et trois inspecteurs appréhendèrent l'individu qui avait déjà subi une condamnation pour vol et trafic de femmes. Danquerque n'interroge sur la provenance de l'argent, déclara qu'il l'avait reçu d'un fraudeur de la région d'Amiens. Il fournit, d'autre part, un alibi contrefaçonnable en partie, sur ses occupations à la date du crime. Dans sa chambre, on trouva les objets qui venaient d'acheter et du linge soigneusement rangé. Danquerque fut relâché.

La ténacité des policiers l'emporte

Il dépensa rapidement en joyeuses parties l'argent qu'il possédait encore et bientôt, il fut de nouveau sans ressources. Sans qu'il s'en aperçût, un inspecteur, M. Blémant, surveillait le gaillard qui, peu après l'assassinat des époux Duflos, à Achicourt, eut encore une fois les poches bien garnies. Parfaitement, M. Blémant reprit sa surveillance et finit par trouver, il y a cinq jours, dans un établissement de la région minière, une bague en or et une chaîne de montre qui répondaient à la description des bijoux volés chez les époux Duflos.

Danquerque les avait laissés en gage du paiement d'une note de champagne. Le commissaire Dubois et l'inspecteur Blémant saisirent les bijoux, les présentèrent à la mère et à des parents de M. et M^{me} Duflos, qui les reconnurent sans hésitation.

Dans la souricière

Avisé par téléphone, le commissaire divisionnaire, M. Fressard, chef de la brigade mobile, envoya plusieurs inspecteurs près de la maison occupée 18, rue Saint-Aubert, à Arras, par Casimir Danquerque. Celui-ci était en voyage.

Pendant plusieurs nuits, la surveillance ne se relâcha pas. Enfin, dimanche, un peu après 6 h. 30, l'assassin rentra.

En un clin d'œil, il fut entouré, enchaîné et embarqué dans l'auto de la brigade qu'un inspecteur amena à Lille.

Le sinistre assassin avoue les quatre meurtres

Immédiatement, l'interrogatoire commença en présence de M. le commissaire Fressard.

Sans réticences cette fois, Danquerque entra dans les aveux les plus complets. Ses déclarations concordent en tous points avec les constatations faites sur les lieux des crimes.

Pressé par des besoins d'argent, pour satisfaire ses goûts de débauche, Danquerque, qui avait effectué autrefois des livraisons de charbon pour le compte de son père au domicile des deux rentières de Pommier, songea qu'il lui serait relativement facile de commettre un vol dans une maison dont il connaissait les autres et qu'il savait occupée par deux vieilles femmes sans défense et souvent absentes en raison des travaux qu'elles effectuaient encore dans les champs.

(Lire la suite page 3.)

Le ras Seyoum aurait abandonné la région du Tembien

Rome, 24 novembre. — D'après les nouvelles qui parviennent du front du Tigre, le ras Seyoum, découragé par l'attitude des habitants de la région aurait abandonné le Tembien et aurait franchi le Takazé pour passer dans le Tsalémi.

Les troupes de soldats éthiopiens qui se trouvent encore dans le Tembien n'agiraient plus désormais que de leur propre initiative. Les opérations de nettoyage qu'effectuent actuellement les colonnes italiennes n'ont, d'ailleurs, d'autre objectif que celui d'éliminer les groupes d'éthiopiens qui se sont infiltrés dans les lignes italiennes.

D'après des témoignages recueillis parmi les indigènes qui rentrent dans le territoire occupé par les troupes italiennes, il semble que, dans le Tembien aussi, une agitation se serait manifestée de la part des habitants contre les chefs éthiopiens et, en particulier, contre le dedjaz Gheremadin qui les troupes italiennes avaient contraint à repasser le Takazé.

On pense qu'en présence de cette hostilité de la population locale qui, par ailleurs, aurait fait parvenir des appels aux Italiens, le dedjaz Gheremadin et ses troupes quitteront la région pour aller se joindre aux troupes éthiopiennes qui sont actuellement concentrées au Sud de Makalé, dans la région de l'Ambo Alage.

Cette concentration, qui est confirmée par des reconnaissances aériennes, fait croire que les Ethiopiens n'auraient pas écarté l'idée de passer à l'offensive. C'est pour parer à cette éventualité que les troupes italiennes s'organisent actuellement sur leurs positions et qu'elles poursuivent à un rythme accéléré l'installation de leurs services de ravitaillement.

La reddition du sultan d'Aoussa aux Italiens

Rome, 24 novembre. — Le correspondant du « Popolo di Roma » à Djibouti explique les raisons qui ont poussé le sultan Yayo, sultan d'Aoussa, à se rendre aux Italiens avec 6.000 hommes.

Déjà, en 1930, lors de la révolte du ras Haile Selassié Ouma, qui les Italiens vaincrent sans aucun mal, le sultan Yayo avait manifesté une attitude

A L'ÉCOLE : : : DES BEAUX-ARTS



Le sculpteur Landowski directeur de la Villa Médicis, qui serait nommé prochainement directeur de l'École des Beaux-Arts.

Après de longues et infructueuses recherches qui menèrent les enquêteurs sur plusieurs fausses pistes, les inspecteurs de la deuxième brigade de police mobile de Lille ont réussi, dimanche matin, à arrêter, rue Saint-Aubert, à Arras, le sauvage assassin des deux rentières de Pommier et des époux Duflos, à Achicourt.

Cette arrestation, aboutissement d'une enquête qui fut d'autant plus difficile qu'on n'avait aucun indice permettant de suivre une piste avec certitude, mettra fin au malaise et à l'inquiétude qui pesaient sur les populations des villages de cette région de l'Artois.

Les premiers soupçons

Au cours des recherches menées avec acharnement par les inspecteurs, l'attention de ceux-ci fut attirée sur un jeune homme domicilié à Arras, habitué des bars mal famés de la région d'Arras, Lens, Avion, etc.

Souvent sans argent, car il dépensait au fur et à mesure ce qu'il gagnait, Casimir Danquerque, né à Dainville, le 20 novembre 1903, fils d'un marchand de charbon d'Achicourt, se livra, peu après le crime de Pommier, à des dépenses qui parurent insolites.

Il acheta notamment, à Arras, un portefeuille de 90 fr., une montre-bracelet de 200 fr., un briquet de 50 fr. et d'autres objets de moindre utilité. Les amis de rencontre et les pensionnaires des établissements qu'il fréquentait bénéficièrent aussi de ses libéralités.

Le commissaire Dubois et trois inspecteurs appréhendèrent l'individu qui avait déjà subi une condamnation pour vol et trafic de femmes. Danquerque n'interroge sur la provenance de l'argent, déclara qu'il l'avait reçu d'un fraudeur de la région d'Amiens. Il fournit, d'autre part, un alibi contrefaçonnable en partie, sur ses occupations à la date du crime. Dans sa chambre, on trouva les objets qui venaient d'acheter et du linge soigneusement rangé. Danquerque fut relâché.

La ténacité des policiers l'emporte

Il dépensa rapidement en joyeuses parties l'argent qu'il possédait encore et bientôt, il fut de nouveau sans ressources. Sans qu'il s'en aperçût, un inspecteur, M. Blémant, surveillait le gaillard qui, peu après l'assassinat des époux Duflos, à Achicourt, eut encore une fois les poches bien garnies. Parfaitement, M. Blémant reprit sa surveillance et finit par trouver, il y a cinq jours, dans un établissement de la région minière, une bague en or et une chaîne de montre qui répondaient à la description des bijoux volés chez les époux Duflos.

Danquerque les avait laissés en gage du paiement d'une note de champagne. Le commissaire Dubois et l'inspecteur Blémant saisirent les bijoux, les présentèrent à la mère et à des parents de M. et M^{me} Duflos, qui les reconnurent sans hésitation.

Dans la souricière

Avisé par téléphone, le commissaire divisionnaire, M. Fressard, chef de la brigade mobile, envoya plusieurs inspecteurs près de la maison occupée 18, rue Saint-Aubert, à Arras, par Casimir Danquerque. Celui-ci était en voyage.

Pendant plusieurs nuits, la surveillance ne se relâcha pas. Enfin, dimanche, un peu après 6 h. 30, l'assassin rentra.

En un clin d'œil, il fut entouré, enchaîné et embarqué dans l'auto de la brigade qu'un inspecteur amena à Lille.

Le sinistre assassin avoue les quatre meurtres

Immédiatement, l'interrogatoire commença en présence de M. le commissaire Fressard.

Sans réticences cette fois, Danquerque entra dans les aveux les plus complets. Ses déclarations concordent en tous points avec les constatations faites sur les lieux des crimes.

Pressé par des besoins d'argent, pour satisfaire ses goûts de débauche, Danquerque, qui avait effectué autrefois des livraisons de charbon pour le compte de son père au domicile des deux rentières de Pommier, songea qu'il lui serait relativement facile de commettre un vol dans une maison dont il connaissait les autres et qu'il savait occupée par deux vieilles femmes sans défense et souvent absentes en raison des travaux qu'elles effectuaient encore dans les champs.

(Lire la suite page 3.)

UN SEAU DE SANG EST JETÉ DANS LA DIRECTION DE M. FROT A AUXERRE

Auxerre, 24 novembre. — M. Frot, député du Loiret, devant prendre la parole à Auxerre, à une réunion organisée par le Front populaire, à l'occasion de l'inauguration de l'avenue Henri-Barbusse, avait quitté Montargis dans l'après-midi, en automobile.

Il avait été entendu entre le député du Loiret et les organisateurs de la manifestation d'Auxerre, que le chauffeur de M. Frot s'arrêterait devant le rond-point au milieu duquel se dresse le monument élevé à la mémoire de Charles Surugue, ancien maire d'Auxerre.

A cet endroit, M. Frot devait quitter sa voiture, et monter dans une autre automobile qui devait le conduire au marché couvert, où se déroulait la manifestation.

Alors que M. Frot allait changer d'automobile, un homme portant un seau d'un malin, et qui s'était dissimulé derrière le monument Charles Surugue, échappant à l'attention des gendarmes chargés du service d'ordre, s'avança brusquement et lança le contenu de son seau, qui était plein de sang, dans la direction du député du Loiret.

La plus grande partie du sang atteignit l'imperméable du gendarme Crastes, qui était accouru.

Le manifestant s'enfuit aussitôt dans la direction du boulevard de la Chapelle, mais il fut rejoint rapidement par les gendarmes Crastes et conduit à la caserne. Là, on apprit qu'il s'agissait de M. de Bonneville de Marsangy, officier de réserve, chevalier de la Légion d'honneur, membre d'une organisation de droite.

Dans la soirée, M. de Bonneville a été détéré au Parquet.

LA FIN DES FAUVES



A Bagnols-sur-Cèze (Gard), ces deux lions, échappés d'une ménagerie foraine, ont dévoré un poney et tué un boucher qui se rendait à son travail. Finalement, ils furent abattus.

LES ÉMEUTES DU CAIRE



Malgré les mesures prises par le Gouvernement égyptien pour enrayer le mouvement nationaliste et antianglais, des émeutes éclatent constamment dans les rues du Caire.

A LA SUITE D'UN BARRAGE LES ÉTUDIANTS ENLÈVENT UN DE LEURS BLESSÉS.